U 926
.4 V61a

8.6.19

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

Tom. 4.

Frontispice.

L'AURORE.

F. M. Quivedo fecit 1793.

LETTRES

A ÉMILIE,

SUR

LA MYTHOLOGIE.

PAR M. DE MOUSTIER.

QUATRIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!

TÉLÉMAQUE, liv. 11.

A PARIS.

1790.

LETTRES
A EMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

A EMILIE.

Au Château de L..... le premier Octobre 1788.

JE vous écris, Emilie, dans ce boudoir tranquille où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asyle devient pour vous
Le Temple des vertus, des talens, de la gloire.
Ah ! qu'il me voie à vos genoux,
Et ce sera mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un boudoir étroit qu'un demi-jour éclaire.
Là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
Fut par la volupté ménagé pour l'Amour.
La discrète Amitié veut aussi du mystère.

Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble;
Le sentiment, la paix, la franche liberté,
Président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? Rien; mais on est ensemble.
Dans un salon froidement spacieux,
Que le luxe à grands frais décore,
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux:
Il semble, dans ces vastes lieux,
Que le sentiment s'évapore.
Dans un boudoir on s'aime mieux,
Plus intimement on s'accueille.
Rien ne se perd, tout devient précieux:
Un geste, un mot, un rien, tout se recueille.
Là, vers la fin du jour, la simple Vérité,
Honteuse de paroître nue,
Pour cacher sa rougeur, cherche l'obscurité.
Là, la Confidence ingénue
Rapproche deux amis; et si quelque soupir
A l'un des deux se laisse entendre,
Sentez-vous avec quel plaisir
Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre?

Heureux, Emilie, celui qui près de vous en feroit la douce expérience! Ah! si les Dieux m'avoient réservé ce bonheur, quel temple, quel séjour enchanté vaudroit pour moi votre aimable asyle?

Là, je voudrois passer ma vie;
Là, je voudrois un jour mourir,
Les yeux fixés sur mon amie.
Là, le nom chéri d'Emilie

Seroit mon dernier mot et mon dernier soupir.
Là, s'échappant de l'infernale rive,
Sur l'aîle du Zéphir, mon ame fugitive
Reviendroit soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde;
Et, fidelle à son nid, revient de l'autre monde,
Visiter le berceau de ses jeunes amours.

LETTRE XLV.

DEMAIN matin, belle Emilie,
Quand sortant des bras du repos,
De mille roses embellie,
Vous entr'ouvrirez vos rideaux;
Quand la soigneuse Modestie,
D'une ample gaze d'Italie,
Voilera le double contour
Des charmes secrets que l'Amour
Lorgne souvent d'un œil d'envie;
En un mot, quand il fera jour
Pour l'Amitié, chez mon amie,
Souffrez que j'admire de près,
Sous votre nocturne coëffure,
Ce coloris vermeil et frais,
Cette blancheur naissante et pure
Que ranime sur vos attraits
Le doux repos de la nature.

Ainsi que l'abeille, au matin,
Recueille un précieux butin

Sur les fleurs qui viennent d'éclore,
Mon pinceau long-tems incertain,
Recueillera sur votre teint
Des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire, ses amours; car c'est ordinairement là ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?
Quel fut son premier amant?
Fut-il heureux et comment?
Sut-il la rendre fidelle?
Combien eut-il de rivaux?
Combien de fois changeoit-elle
Par semaine? D'une belle
Voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre. Quelques-uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la première, puisque Titan est le même que ce fameux Géant (1) qui, dans sa marche brillante, éclaire et fertilise le monde.

---

(1) L'Univers, à sa présence,
Semble sortir du néant,
Il prend sa source, il s'avance
Comme un superbe géant.
J. B. Rousseau, Ode 11, Livre premier.

Dès que le Soleil sort du lit de Thétis, l'Aurore monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige. Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre et d'opale. La Déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là elle s'arrête sur un nuage azuré, et d'un œil impatient elle attend le char de son père. Bientôt, au milieu de l'harmonie des sphères célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers; son cœur palpite d'espérance et de joie. Elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Pyroïs, le léger Eoüs, le fougueux Ethon et l'indomptable Phlégon (1); puis elle aperçoit son père lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du Jour rougit de plaisir; ses yeux versent des larmes de tendresse. Les zéphirs les recueillent sur leurs aîles, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Emilie,

Quand je viens sous votre croisée,
Vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,
Sur ce présent qui tremble dans ma main,
Si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,

(1) Noms des quatre coursiers du Soleil.

Ne le refusez pas ; songez que chaque fleur
Doit son éclat, doit sa fraîcheur
Et les doux parfums qu'elle exhale,
A la piété filiale.

Depuis long-tems, l'Aurore heureuse d'aimer son père, vivoit sans imaginer qu'il existât un autre amour, lorsqu'elle aperçut dans les campagnes de Troye, le beau Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, roi des Troyens. Je vous ai déjà dit (1) qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'amour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommagée : en cessant d'être épouse, elle devint mère. Le fils qui lui rendit les traits de son époux, fut le célèbre Memnon.

Cette innocente et vive image
De celui qui vécut trop peu pour son bonheur,
En donnant le change à son cœur,
Y remplissoit le vuide du veuvage.
Quand une femme, tour-à-tour
Heureuse épouse, heureuse mère,
Presse contre son sein ses enfans et leur père,
Pour elle c'est le même amour.

(1) Voyez la Lettre... tome I, pag.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros ; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troye, le fils de Tithon, neveu de Priam, courut avec une armée, au secours de ce malheureux prince ; mais avant de pénétrer dans la ville assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups. Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore ;

Pour exprimer la douleur d'une mère,
Il faudroit éprouver l'excès de son amour.
La fille brillante du Jour,
D'un nuage lugubre obscurcit sa lumière ;
Par l'amertume de ses pleurs
Flétrit la verdure et les fleurs,
Et répandit son deuil sur la nature entière.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtroit sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher deux oiseaux blancs, que l'on appela Memnonides. Ces oiseaux se multiplièrent en peu de tems, et s'envolèrent dans divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs écrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les

Memnonides se rassembloient sur le tombeau de Memnon, pour se combattre, et faire de leur sang une libation en son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venoient, chaque année, tondre avec leur bec le gazon qui couvroit la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosoient ensuite avec leurs aîles trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que dans tous les tems
Pour parvenir au bonheur de leur plaire,
On a bercé la vanité des grands
Avec des contes de grand'mère.

On éleva dans la suite une célèbre statue de marbre noir, qui représentoit Memnon assis, les mains élevées, et la bouche entr'ouverte, comme s'il alloit parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappoit-il le corps de la statue, qu'elle prenoit un air riant, et paroissoit s'animer; mais aussi-tôt que le rayon atteignoit sa bouche, il en sortit un son harmonieux et tendre, qui sembloit dire: Bon jour, ma mère! Le soir, au moment où l'Aurore alloit éclairer l'autre hémisphère, un soupir faible et plaintif sembloit dire: Ma mère, adieu!

Telle étoit, Emilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire,
Paroissez-vous ? soudain j'hésite, je soupire,
Je demeure à vos pieds, tremblant comme un
poltron,
Et me voilà pareil au buste de Memnon.

Sur ce marbre animé si vous portez la vue,
Si votre bouche lui sourit,
Un sourire, un regard suffit
Pour faire parler la statue.

LETTRE XLVI.

Fille qui n'a connu Cythère
Que sur la carte d'un roman
Avant de voyager dans ce pays charmant,
Peut rester long-tems sédentaire.
Mais veuve qui, soir et matin,
Avec l'Amour en a fait le voyage,
Aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire ; on veut en vain
Oublier le pélerinage
Quand on connoît le pélerin.

L'Aurore agitée par ce doux souvenir, aperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymette. Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, avoit épousé Procris, fille d'Erechtée, roi d'Athènes. Ils étoient unis

par cette tendresse conjugale dont on s'honoroit autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En vain l'Aurore, avec tous ses charmes essaya-t-elle de rendre Céphale infidèle; il sut lui résister. Enfin pour triompher de sa résistance, elle l'enleva; mais les cœurs ne s'enlèvent point : celui de Céphale demeura près de sa chère Procris; et l'Aurore, après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse, en lui disant . vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette Procris qui vous est si chère !

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie. Aussi-tôt il prend la figure et le costume d'un petit-maître de ce tems-là, résolu d'aller éprouver lui-même la fidelité de son épouse. La démarche étoit délicate.

J'ignore, grace aux Dieux, ce qu'Hymen me réserve;
Cependant j'aime à me flatter
Que, Céphale nouveau, j'irois en vain tenter
L'honneur de ma Procris : mais le ciel m'en préserve !

Les propositions de l'amant inconnu furent d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissoit

plus que jamais ! C'étoit beaucoup, et Céphale, plus heureux que sage, auroit dû s'en tenir à cette périlleuse tentative ; mais il insista en ces termes :

« Céphale vous trahit. -- L'ingrat !... le croyez-vous ?
-- J'en suis sûr ; et d'ailleurs, n'est-il pas votre époux ?
-- Il étoit mon amant. - Il ne l'est plus, madame.
- Et moi, je l'adore toujours.
-- Quoi ! sa froideur ne peut éteindre votre flamme ?
Quoi ! vous voulez consumer vos beaux jours
A pleurer un mari ? c'est un enfantillage
Qui n'est plus permis à votre âge.
Je suis jeune, riche, en faveur ;
Je vous offre ma main, ma fortune et mon cœur.
Ne perdons point de tems ; tous les préliminaires
De dédains affectés, de refus, de rigueurs,
Ne font qu'embrouiller les affaires.
Pour être heureux, évitons ces longueurs.
L'amour fuit, l'heure échappe, et le plaisir s'envole.
Je vous aime ; aimez-moi. Point de discours frivole.
Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.
-- Mourir !..... vous m'effrayez, dit l'épouse craintive.
Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas ?
-- Votre cœur ou la mort, voilà l'alternative :
Donnez-moi l'un ou l'autre. - Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtroit à chercher, se fait connoître à Procris qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale, il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage,
Se termina, suivant l'usage,
Par un doux racommodement.
Nos époux, attestant les Nymphes du bocage,
Jurèrent solemnellement
De s'aimer désormais mille fois davantage;
Et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquoit le but, et un chien nommé Lélape, que Diane avoit élevé.

Peu de tems aprés, Thémis irritée de ce que les Thébains avoient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux qui dévoroit leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse Thébaine,
Si tous les chevaliers des rives de la Seine,
S'unissoient pour chasser les renards que Thémis,

Du fond de son noir sanctuaire,
Suscite pour manger les moutons de Paris,
Quelle chasse ils auroient à faire !

Le renard Thébain échappa long-tems à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché LÉLAPE contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course rapide, furent l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais su ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regretta son fidèle Lélape ; mais le dard qui lui restoit suffisoit pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcouroit sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là, quelquefois durant la chaleur du jour, il se reposoit sur la terre brûlante, et imploroit le secours de cette vapeur rafraîchissante qui voltige au fond des grottes tapissées de mousse, et sous les ombrages touffus des arbres antiques.

Viens, disoit-il, viens, aimable Aure;
Viens, jeune épouse du Zéphir :
Accorde-moi seulement un soupir
Pour appaiser l'ardeur qui me dévore.

Malheureusement quelques Thébaines charitables ayant entendu Céphale, en conclurent que cette Aure qu'il appeloit avec tant de langueur, étoit une nymphe qu'il

aimoit éperdûment ; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allèrent le persuader à Procris.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu, que ses amies lui avoient indiqué. Bientôt Céphale épuisé de fatigue vient s'y reposer, et appelle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne peut maîtriser les mouvemens de sa rage ; Céphale croit entendre une bête sauvage remuer dans l'épaisseur du buisson ; il se retourne, et lance le trait fatal. Mais un cri douloureux et tendre l'avertit de sa méprise et de son malheur. Il écarte les branches qui lui cachent sa victime, et reçoit dans ses bras sa chère Procris qui, d'une voix mourante, lui dit : « Céphale, au nom de cet amour si » tendre qui cause ma mort, n'épouse point » cette Aure dont le nom seul me fait frémir ! » A ces mots, Céphale reconnoissant son erreur, la désabuse, mais trop tard :

Dans ses bras son épouse expire,
Et d'un regard semble lui dire,
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné !
En mourant de ta main, le ciel veut que j'expie
Mon injustice et mon erreur ;
Mais je regrette peu la vie
Si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale; elle en eut même quelques remords ; mais, pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours et enleva Orion.

Orion différoit du reste des hommes, en ce qu'il n'avoit point de mère, mais il en étoit amplement dédommagé, en ce qu'il avoit trois pères certains, sans compter celui dont il étoit l'héritier présomptif.

Jupiter, Neptune et Mercure voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme nommé Hyrée. Les trois Dieux, en reconnoissance de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisiroit.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen
Je n'ose tenter la fortune.
Deux femmes, pour un pauvre humain,
Ce seroit trop ; peut-être est-ce déjà trop d'une.
Cependant j'ai besoin du lien conjugal ;
Car, pour jouir du bonheur d'être père,
La femme jusqu'ici fut un mal nécessaire.
Or, ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,
En m'accordant le bien, me dispenser du mal?

Les Dieux, touchés du bon sens et de la naïveté de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avoit tué pour les recevoir, la remplirent d'une substance divine, et recommandèrent à Hyrée de la couvrir de

terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célèbre et le plus beau des chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimèrent en même tems, et la fille du Jour, s'ennuyant de rivaliser avec la Déesse des forêts, brusqua l'aventure en enlevant Orion. Cependant il paroît qu'il revint auprès de Diane, ce qui est naturel : l'Aurore faisoit les avances ; Diane résistoit, elle devoit être préférée. Peu-à-peu elle répondit aux sentimens d'Orion, et conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais Orion dont la flamme étoit un peu terrestre, surprenant un jour Diane seule et pensive, à l'ombre d'un bosquet mystérieux, lui dit, en se précipitant à ses pieds :

Pour vous plaire, chaste Diane,
Je me consume nuit et jour
A filer le parfait amour ;
Mais je vous avoûrai qu'un sentiment profane,
Quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.
Le moral est, chez moi, tout voisin du physique ;
Et malgré le respect de ma pudique ardeur,
Je ne me sens point fait pour l'amour Platonique(1).

(1) Je crains bien qu'il n'y ait ici un petit anachronisme de quelques siècles, et je prie MM. les amoureux Platoniciens, de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.

L'argument étoit pressant. Diane, au lieu d'y répondre, fit piquer son amant par un scorpion caché sous une roche voisine, et transporta l'amant et l'animal dans le ciel, où ils formèrent deux constellations disposées de manière que le scorpion semble encore menacer Orion.

Adieu, mon aimable Emilie;
Demain, je vais revoir ces bois, cette prairie,
Où mes plaisirs les plus doux
Etoient de vous écrire et de penser à vous.
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore
Le premier rayon de l'Aurore,
En admirant ses naïves couleurs
Et son sourire accompagné de pleurs,
Je me dirai, celle que j'aime
Rougit, pleure et sourit de même.
Pour ressembler en tout à la Divinité,
Il ne lui manque, hélas! que l'immortalité.
Mais, si le tems, un jour, emporte sur ses ailes
Et sa jeunesse et sa beauté,
Ses vertus seront immortelles;
Et nous irons, unis de chaînes mutuelles,
Nous perdre dans l'éternité.
Pardonnez-moi, ma tendre amie:
Ces sinistres pensées pourront vous affliger;
Mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie
Est si vif et si passager,
Qu'il est permis de prolonger
L'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

LETTRE XLVII.

Pourquoi demeurer à la ville,
Quand tout reverdit dans nos champs,
Quand Flore décore l'asyle
Que l'Amour destine aux Amants?
Ah! venez dans nos bois; ces berceaux vous attendent,
Ce gazon vous appelle et ces roses demandent
Pourquoi vous les privez si long-tems du bonheur
De couronner le sein de la Pudeur,

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour, est l'arrivée du printems, qui vient de faire son entrée dans nos plaines avec tout l'appareil de son antique magnificence.

Sur un nuage de rosée
Doré des rayons du Soleil,
Il parcourt nos guérêts et presse le réveil
De la Nature reposée,
Qui, de mille feux embrasée,
Le sein couvert de fleurs, sort des bras du Sommeil.

Une légère draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,
Couvre le sein du Dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris
Et fait sourire la campagne.

A l'aspect des côteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la Nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté
Le premier ornement est la simplicité.
L'Amour qui, sans être invité,
Assiste à toutes les parties,
Vole auprès du Printems; et tandis que les fleurs
Echappent de ses mains, le frippon les ramasse,
Puis, en riant, les entrelace
Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.
La mère du Printems, jeune, fraîche et vermeille,
Flore, dans sa riche corbeille,
Assortit un tribut de roses et de lys,
Et le donne au Zéphir, pour l'offrir à son fils.
Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes
Suivent en jouant du hautbois
Et chassent, vers le Nord, l'Hiver au fond des bois,
En lui jettant des violettes.

La foule des courtisans, qui ferme le cortège, est conduit par le Dieu Pan, environné de Faunes et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres.

Ceux-ci, d'un œil lascif, considèrent les Driades, les Amadriades, les Oréades et les Nappées, qui s'empressent autour de Palès, Déesse des prairies et protectrice des Bergers. Le dieu Therme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Emilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassadeurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres des Potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent. Je crois donc devoir vous faire connoître en détail les principaux ministres du plus aimable Roi de l'année.

Le premier ministre du Printems est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mère, gouverne, durant le règne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphire qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès et Pomone. Ce Dieu léger est fils d'Eole et de l'Aurore. Son emploi consiste à écarter les Aquilons et les noires tempêtes, et à nourrir des pleurs de sa mère les fleurs, les moissons et les fruits.

Les

Les savans n'osent décider si Zéphire est l'époux ou l'amant de Flore ; en sorte que la légitimité du Printems est encore un problême.

Les médisans vont plus loin : s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivoit autrefois à Rome aux dépens des jeunes citoyens Cloris étoit alors son nom de guerre. Enrichie par ses amans, elle nomma ponr son héritier le Sénat qui, par reconnoissance, fit son apothéose. Mais ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs, qui étoit alors vacant, et la maria au Zéphire, époux sans conséquence, qui convenoit parfaitement à la nouvelle Déesse. Il institua aussi en son honneur les jeux Floraux, où les femmes publiques dépouillées de leurs vêtemens, combattoient et couroient au son des trompettes. Celles qui remportoient le prix de la lutte ou de la course, recevoient une couronne de fleurs. La statue de la Déesse paroissoit au milieu d'elles, couronnée de guirlandes et couverte d'une draperie qu'elle tenoit de la main droite ; de l'autre, elle présentoit une poignée de pois et de fèves, parce que, durant les jeux Floraux, les Ediles jetoient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préférerez à la déesse Flore, la déesse Féronie, autre ministre du Printems, qui gouverne par intérim les fruits naissans, jusqu'au moment où Pomone vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitans voisins accoururent pour sauver sa statue : mais tout-à-coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle accrédita tellement la Déesse, que ses prêtres osèrent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légère impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain,
J'aurois voulu les voir, ou vous donner la main,
Ou marcher sur vos pas ; et je crois, mon amie,
Que j'aurois fort déconcerté
La feinte insensibilité
Des Chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette Déesse, Palès règnoit sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocens. Un peu de laurier et de romarin couronnent sa chevelure, parce que durant ces fêtes, les Bergers purgeoient leurs troupeaux en mê-

lant du romarin et du laurier dans leurs pâturages. Elle tient une poignée de paille (1) qui sert de litière aux bestiaux Ses fêtes se célébroient au mois de mai. Les pasteurs lui offroient du lait et du miel; puis allumant, à des distances égales, trois grands feux de paille, ils sautoient par-dessus, et le plus agile remportoit le prix qui étoit ordinairement une jeune chèvre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence
Rendoit hommage à la Divinité,
Ses fêtes commençoient par la reconnoissance
Et finissoient par la gaîté.

Les compagnes de Palès sont les Nappées qui présidoient aux plaines, et les Oréades aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parce que les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les côteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé dans un arbre creux, un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes qui, enchantées de cette découverte, donnèrent aux abeilles le nom de Melisse,

(1) le mot Palès dérive du mot latin PALEA, paille.

et à leur nectar celui de MEL que nous avons traduit par miel.

Les Driades (1) avoient l'inspection des bocages ; les Amadriades, aussi multipliées que les arbres, naissoient et mouroient avec celui auquel leur existence étoit intimement liée. Cette fiction ingénieuse, que prodigue les divinités aimables, et attache des Nymphes à tous les objets qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au tems de la fable,

Les monts, les bois, les champs, tout s'anime à
mes yeux ;
A travers les épis de ces plaines dorées
Je crois voir courir les Nappées :
Sur ces côteaux délicieux,
J'écoute les soupirs des tendres Oréades ;
Sous ces bosquets mystérieux,
Je cherche les gazons foulés par les Driades :
Et si, le soir, dans mon jardin,
J'arrose un arbuste malade,
En le baignant, je songe que ma main
Rafraîchit une Amadriade.

Parmi ces nymphes, les plus révérées étaient les Querculanes (2), dont la vie étoit

(1) Driade, dérive du mot grec DRIS, arbre. AMA, signifie avec ; ainsi Amadriade signifie qui est unie avec l'arbre.

(2) Du mot QUERCUS, chêne.

attachée à celle des chênes. Le célèbre chasseur Arcas, se reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageoit un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit : « Détourne, je t'en supplie, » le cours rapide de cette onde qui déra- » cine l'arbre auquel ma vie est attachée. » Arcas détourna le ruisseau, et la nymphe reconnoissante le couronna sur le rivage.

Oh! si les nymphes à présent
Récompensoient encor de même un bon office,
Comme j'irois courir les bois, en leur disant :
N'est-il rien pour votre service?

Les amans de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeoit aussi les troupeaux et partageoit avec le Dieu Therme, la garde des limites champêtres. Les romains appeloient ses fêtes les Lupercales (1); soit parce qu'il écartoit les loups des bergeries, soit parce que son temple construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avoient été nourris par une louve, en conservoit le nom de Lupercale. On raconte que Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit, la nuit, dans une grotte où les deux époux

(1) Voyez la lettre IV, tome I.

étoient couchés séparément. Hercule avoit enveloppé Iole dans la peau du lion de la forêt de Némée. Sylvain marchant à tâtons et sentant la peau hérissée du lion, prit Iole pour Hercule, et Hercule pour Iole. Mais Hercule, éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne, contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chûte, Sylvain
Renonçant aux profits de la galanterie,
Et dégoûté du bien de son prochain,
Se maria le lendemain;
Car, dès qu'on ne veut plus aimer, l'on se marie

Sylvain eut un grand nombre d'enfans, qui tous portèrent son nom. On les confond souvent avec les Faunes, parce que leur figure et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, roi des Latins, qui pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en pivert par cette enchanteresse. Canente, sa veuve, fut changée en voix, à force de parler, comme plusieurs autres avoient été changées en fontaine à force de pleurer.

Or, si le Ciel prenoit encor la peine
De consulter leurs dispositions,
Pour métamorphoser les veuves de la Seine,

Sur nos rivages nous aurions
Cent mille voix peut-être et pas une fontaine.

Picus et Canente laissèrent pour héritier, Faune, qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le tems où Pandion donnoit des lois au peuple d'Athènes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils nommé STERCULIE (1), qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfans furent les Faunes que l'on mit au rang des Dieux champêtres. On leur immoloit une chèvre, et le pin leur étoit consacré. On les représentoit avec des pieds de chevaux ou de bœufs, une barbe, des cornes et des oreilles de bouc, environnées d'une couronne de sapin, dont ils tenoient aussi une branche de la main droite. Fauna leur mère, après la mort de son époux, s'enferma seule et mourut sans avoir parlé à un seul homme. Les Latins déifièrent ce modèle des veuves, qui devint l'inimitable patrone des dames romaines. Elle avoit à Rome un temple dont les prêtres distribuoient au peuple des simples pour toutes les maladies. Les romains confondoient Fauna avec Cibèle, ou la bonne Déesse, et lui donnoient les mêmes attributs. Les dames romaines célébroient ses

(1) STERCULUM, fumier, engrais.

fêtes durant la nuit ; et il étoit défendu aux hommes d'oser même regarder l'asyle sacré de ces mystères, dont il faut avouer que les femmes n'ont jamais révélé le secret.

Je ne sais quel historien
Piqué de ce rare silence,
Dit que suivant toute apparence,
Ces grands mystères n'étoient rien.
C'est son avis ; chacun le sien ;
Mais je crains fort, lorsque j'y pense,
Que ce ne soit aussi le mien.

Les Dieux qui ressemblent le plus aux enfans de Fauna, sont les Satyres, qui ne diffèrent des Faunes que parce qu'ils ont des pieds de chèvre, et qu'ils portent tantôt un thyrse, tantôt une flûte ou un tambourin, pour faire danser les nymphes auxquelles ces messieurs donnent souvent le bal champêtre.

Priape, qui marche à leur tête, quoique fils de Vénus et de Bacchus, n'étoit pas jadis en grande vénération. Cependant il avoit son culte particulier : on lui sacrifioit un âne, parce qu'ayant jadis cherché dispute à un âne et en ayant triomphé, le vaincu s'étoit jeté sur le vainqueur et l'avoit assommé.

Ses fêtes se célébroient particulièrement à Lampsaque, d'où il avoit été chassé autrefois pour y avoir fait, par ses noirs sourcils,

ses cheveux crêpus, sa bouche énorme, son nez recourbé, ses larges épaules et son énergique laideur, la conquête de toutes les jolies femmes.

Nos belles, à ce que je crois,
Ont hérité de ce caprice :
Telle refuse encor d'admettre sous sa loi
Un Apollon blondin, qui prend à son service
Un Priape aux crins noirs. Demandez-lui pourquoi ?

Priape, piqué du procédé des Lampsaciens, les rendit furieux, et leurs femmes folles. C'étoient des batailles, des danses, des ris, des hurlemens continuels ; et la ville de Lampsaque sembloit n'être peuplée que de CONVULTIONNAIRES. Enfin la municipalité Lampsacienne rappela le Dieu exilé, et toutes les cervelles dérangées se remirent sans bruit à leur place.

C'est au Dieu Therme que Priape a l'obligation de ne pas être le plus laid de tous les Dieux. Therme ressemble tantôt à une tuile, tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Malgré sa figure grotesque, il étoit jadis en grande vénération. Le téméraire dont la main sacrilège le dérangeoit de sa place, étoit proscrit ; aussi n'y a-t-il jamais eu de sentinelle plus ferme dans son poste que le dieu

Therme. Lorsque tous les dieux se retirèrent aux environs du Capitole pour le céder à Jupiter, Therme y demeura seul immobile, et sacrifia la politesse à l'esprit de son état. Ses fêtes se célébroient à Rome, le dernier jour de l'année. On le couronnoit d'épis au tems de la moisson, et de fleurs au moment où je vous écris, c'est-à-dire, à l'arrivée du printems.

Mais tandis que je vous décris la marche de cet aimable dieu, il passe et emporte avec lui la jeunesse de l'année.

Ainsi s'envolent les instans
Des plus beaux jours de notre vie:
Quand ils sont passés, mon amie,
On les regrette, il n'est plus tems.
Hâtons-nous d'être heureux, et si la jouissance
Avec nos beaux jours doit finir,
Nous en conserverons du moins le souvenir.
Le souvenir, frère de l'Espérance,
En nous retraçant nos amours,
Nous rendra leur première ivresse,
Et fera luire encor, sur le soir de nos jours,
L'Aurore de notre jeunesse.

LETTRE XLVIII.

JE me doutois, Emilie, qu'à propos de la déesse des fleurs, vous me demanderiez l'histoire de la déesse des fruits. Je conviens que ces deux divinités sont, de tout tems, inséparables.

Je sais qu'on dit : Flore et Pomone,
Comme on dit, la Nuit et le Jour,
Les Jeux et les Plaisirs, le Printems et l'Automne,
Les Graces et Vénus, Emilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone;

Car je vous connois, entre nous,
Des fruits de la plus belle espèce,
Que la pudeur vous voile avec adresse,
Mais dont l'éclat vif et doux
Perce le voile... Eh! bien, pourquoi rougissez-vous
De m'entendre vanter les fruits de la sagesse?

Pomone, déesse des jardins, vivoit célibataire, et ne concevoit pas au monde d'autre plaisir que celui de cultiver les arbres qui portent les trésors de l'Automne. En vain mille Amans avoient essayé de lui plaire;

elle dédaignoit leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne (1) avoit le talent de changer de figure à son gré. Il prit d'abord celle d'un jeune laboureur ; on le reçut mal ; puis celle d'un jeune moissonneur, on le congédia ; puis enfin celle d'une vieille femme, on l'écouta.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-tems parcouru les jardins de Pomone, alla se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la Déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confidence :

Ma fille, j'applaudis à vos amusemens.
Des plaisirs que l'on puise au sein de la Nature,
La source fut toujours intarissable et pure.
Ces espaliers sont beaux; ces vergers sont charmans;
Mais de votre asyle champêtre,
Pour rendre le séjour plus doux,
Malgré vos soins, il y manque peut-être
Le plus bel ornement. — Quel est-il ? Un époux.
Oui, mon enfant, croyez à mon expérience :
Sans amour, à votre âge, il n'est point de bonheur,
On a beau s'imposer silence
Et donner le change à son cœur ;

(1) Le nom de Vertumne dérive du mot latin VERTERE, qui signifie changer.

Du

Du célibat plus qu'on ne pense,
Le sentier solitaire est glislant pour l'honneur ;
L'Hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,
Peut mettre en sûreté la fragile innocence.
Vous seule de l'Hymen pour quoi braver les lois ?
Mariez-vous ; tout se marie :
L'Aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,
Le Poisson sous les eaux, l'Agneau dans la prairie,
Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen ;
Et du plus haut des cieux jusque dans la poussière,
Tous les êtres unis par ce commun lien,
Forment une famille entière
Qui semble se donner la main.
Mais si votre froideur vous rend inaccessible
Au plus pur sentiment de la société,
Peut-être aux doux plaisirs de la maternité
Ne serez-vous pas insensible :
Voyez cette vigne flexible
Mariée à ce jeune ormeau,
L'arbre étendant au loin chaque rameau
Soutient ses foibles bras, et la vigne fidelle
De ses trésors naissans couronne son appui ;
Son époux s'embellit par elle,
Elle se féconde par lui.

O Vigne, jeune et vierge encore,
Je sais l'ormeau qu'il vous faudroit.
Vous connoissez Vertumne ; il est tendre et discret ;
Vous l'estimez, il vous adore.
Sur vos goûts les plus chers il règle tous ses goûts ;
Vous aimez les fruits, il les aime ;
Il les cultive comme vous ;
Vertumne, aux graces près, est un autre vous-même ;
L'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.

– Ah ! si je vous croyois, lui répondit Pomone,
Mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne?
– Lui ; le voici. – Comment !... Où donc ?...
– A vos genoux.

Et soudain reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la Déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractère changeant, fut toujours fidèle à son épouse. Ils vieillirent ainsi dans la constance conjugale, jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particulière, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette.

Femmes connois qui ne sont pas jeunettes,
à qui cette eau de Jouvence viendroit
fort à propos ! (1)

Pomone a été souvent confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Eté, Flore avec le Printems. Cependant Ovide, en décrivant la cour du Soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année. « Le Printems y » paroissoit la tête couronnée de fleurs ; » l'Eté nud portoit une couronne d'épis ; » l'Automne étoit vêtue d'une robe rougie

(1) Caractères de la Bruyère.

» par la vendange; et l'Hiver avoit une » chevelure blanche et hérissée. » En effet, on représentoit l'Hyver tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte ; tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaut. On mettoit quelquefois une faucille dans la main de l'Eté, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amènent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblêmes, je retrouve sans cesse près de vous, Emilie, toutes les saisons de l'année.

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printems.
Quand je cueille un baiser, c'est l'Eté : je moissonne.
Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmans,
Les fruits de votre esprit, j'amasse : c'est l'Automne.
Mais si dans vos yeux, dans votre air,
Je vois la froideur, je tremble : c'est l'Hiver.

LETTRE XLIX.

REVENONS au Dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Emilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Les médisans prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée en l'absence de son mari, par une foule d'amans, leur tint long-tems rigueur en apparence; mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secrètement un heureux qui la rendit mère d'un fils. Or, comme on ignoroit lequel des nombreux amans de la reine, étoit vraiment le père de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur fils PAN, ce qui signifie à-peu-près UNIVERSEL. Que de Pans à Paris!

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin; ils ont prétendu que Pan étoit fils de Pénélope et de Mercure qui avoit pris la figure d'un bouc, pour plaire à cette Princesse.

Voyez quelle étrange malice !
Changer Mercure en animal,
En animal cornu, pour supplanter Ulysse !
Ce pauvre Ulysse !... Ah ! c'est bien mal.

Quel que fût le père de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageoit la racine d'une paire de cornes qui surmontoient sa chevelure rousse et crépue. Son corps étoit vêtu d'une peau blanche tachetée de noir, et son échine dégénéroit en une queue de bouc, qui balayoit ses cuisses et ses pieds de chèvre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonnes fortunes, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour, de manière à faire peur à sa nymphe qui se sauve de ses protestations. Le Dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court, en sautillant, après la belle fugitive à laquelle il adresse ces paroles :

« D'où vient cette rigueur extrême ?
Pourquoi refusez-vous d'écouter mes sermens ?
Je suis laid : mais, hélas ! est-on laid, quand
on aime !
La beauté véritable est dans les sentimens.
Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amère
Ne passe à tous nos fils ? Mais, depuis fort
long-tems,
Vous savez bien que les enfans
Ne ressemblent plus à leur père.
Les miens auront mon cœur et les traits de
leur mère.
Epousez-moi ; le Ciel semble m'avoir pétri
Tout exprès pour faire un mari :
Je suis d'un si bon caractère !
D'ailleurs on sait que j'ai du bien ;
Je vous donnerai tout... Vous ne répondez rien ?
Où courez-vous, cruelle ?... Eh ! bien,
Vous vous jetez à la rivière ?
Au moins, dites-moi donc pourquoi vous vous
noyez !
Nous ne sommes pas mariés.

Il dit, et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter ; mais au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnoît Syrinx sous cette forme nouvelle, et coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la musette dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consoloit de son veuvage précoce. Il parcouroit les vallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causoit sa chère Syrinx, lorsqu'il rencontra sa Nymphe Pithys dansant avec ses compagnes. Malgré l'invitation des Nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux, et Pithys lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant :

Pardonnez ma peine secrette :
Plaisirs, bonheur, j'ai tout perdu !
Vous jouissez : moi je regrette ;
Vous vivez, et moi j'ai vécu.

Syrinx avoit su me charmer.
Je lui dis : Syrinx, je t'adore.
Car dans nos bois l'on aime encore
Et l'on ne rougit pas d'aimer.

Sa cruauté se fit un jeu
D'éprouver ma persévérance.
Je me nourrissois d'espérance,
Je vivois ; l'Amour vit de peu.

A peine j'en pus obtenir,
Pour prix de mon amour fidèle,
Un baiser ; encor sembloit-elle,
En le donnant, le retenir....

Ici le dieu cornu, passant modestement sur le dégoût qu'il avoit eu l'honneur d'inspirer à Syrinx, en vint à l'évènement de

la métamorphose, et attendrit tellement Pithys, que cette nymphe, trouvant dans sa laideur, je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnèrent ensemble le sommet d'une montagne déserte, et de là le Dieu Pan, montrant à la Nymphe les vastes campagnes qui s'étendoient autour d'eux, lui dit tendrement :

Contemplez mes riants domaines :
Admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines
Et ces côteaux délicieux ;
Voyez ces lacs et ces forêts lointaines,
Et ces monts azurés se perdre dans les cieux ;
Par-tout l'Amour s'offre à vos yeux :
L'Amour règne par-tout ; le monde est son empire.
C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer ;
Sans l'Amour tout est mort, et par lui tout respire.
Tout aime autour de vous et tout vous dit d'aimer,
Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la Nymphe répondirent : Osez. Mais Pithys étoit aimée de Borée qui avoit donné à Zéphir l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée comme pièce de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Eole, vole au lieu du

rendez-vous, et précipite, du haut de la montagne, la Nymphe infidelle, qui, dans sa chûte, fut métamorphosée en Pin. Pan désespéré, cueillit une branche de cet arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours en mémoire de sa chère Pithys. C'est à cette occasion que le Pin lui fut consacré.

Il étoit écrit au livre des destinées amoureuses, que Pan seroit toujours malheureux dans ses aventures. Pour se consoler de la mort de sa chère Pithys, il s'attacha à la Nymphe Echo, fille de l'Air et de la Terre.

Echo, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,
Après avoir joui long-tems
Du privilège heureux de parler la première,
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,
A ne parler que la dernière,
Afin que chacun eût son tour.

On prétend que Junon piquée de ce que, par ses discours adroits, cette Nymphe l'avoit empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes, la condamna à ne plus répéter que les dernières syballes de tout ce qu'elle entendroit dire.

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa Nymphe ne lui avoit jamais laissé le tems de lui déclarer sa tendresse ; mais depuis qu'elle étoit réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquoit et lui détailloit la naissance, les progrès et la nature de son amour. Voilà, lui disoit-il, comment je vous aime. Et aussi-tôt, bon gré, malgré, Echo répétoit : je vous aime.

Le roman tiroit sur sa fin, lorsque la jeune Echo rencontra dans les bois le beau Narcisse fils de la nymphe Lyriope et du Fleuve Céphise. L'oracle avoit prédit à sa mère qu'il vivroit long-tems, s'il pouvoit éviter de se voir. Mais si sa vue devoit lui être fatale, elle ne l'étoit pas moins aux nymphes que sa beauté avoit rendues sensibles. Echo en fit la triste expérience.

D'abord elle conçut le desir de lui plaire.
Or, Nymphe à qui l'amour inspire ce desir
Se croit toujours sûre de son affaire.
Echo, comptant y réussir,
Epioit le premier soupir,
Le premier aveu de Narcisse;
Mais le beau Jouvenceau, trop fier ou trop novice,
Sans jeter un coup-d'œil, sans proférer un mot,
Dans une gravité sublime
Jouoit le rôle ou d'un sage ou d'un sot,

Rôle, en amour, à-peu-près synonime.
De cet objet silencieux
Pour animer la froide indifférence,
Echo prend le parti de rompre le silence.
Elle rapproche en baissant le yeux ;
Tremblante, interdite, confuse,
Elle s'apprête à révéler
Le secret de son cœur... Sa bouche lui refuse
La parole ! aussi-tôt ses larmes de couler;
Narcisse, sans penser même à la consoler,
Voit ses yeux humides se fondre
En un ruisseau de pleurs qu'un autre auroit séché,
Et, d'un air à demi touché,
Dit : Vous pleurez, j'en suis fâché,
Mais vous ne dites rien, je n'ai rien à répondre.

Rien à répondre, répète la nymphe; et le chasseur, sans l'écouter, va rejoindre ses compagnons occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Echo, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abîmoit dans sa douleur et dans ses regrets ; puis se tournant vers l'endroit où elle croyoit voir encore Narcisse, elle lui disoit intérieurement :

Ah ! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,
Mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,
Et mon silence, ingrat, t'en auroit dit assez.
Le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre !

Poursuivie par ces pensées, Echo parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se dessèche peu-à-peu. Ses os se pétrifient et se changent en rochers; et de même qu'après le trépas, nous ne conservons plus que notre ame, principe essentiel de l'existence de l'homme, Echo, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes touchées de son sort, et victimes elles-mêmes de l'amour qu'elles avoient conçu pour Narcisse, prièrent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'Amour les exauça; non cet Amour aimable
Qui, confondant les sentimens
Des cœurs de deux jeunes amans,
Rend le bonheur inséparable;
Mais cet Amour triste, isolé,
D'orgueil, de sottise gonflé,
Qui rapporte tout à soi-même,
Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime;
Amour qui suit les Orateurs
A la tribune, et va sur les banquettes,
S'asseoir avec les auditeurs;
Qui martyrise les coquettes
Et maguétise les auteurs;
Amour de tout pays ainsi que de tout âge,
Dont une foible part fut adjugée au sage,
Et la plus forte dose au sot,
Amour-Propre... Je dis ce mot

Bien

Bien bas ! car tel, que la Finance
Qui s'est débaptisée en prenant le blazon,
Cet Amour orgueilleux s'offense
Dès qu'on l'appelle par son nom.

Ce dieu, au retour de la chasse, conduisit Narcisse tourmenté par la soif, au fond d'une vallée mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure
D'un jour voluptueux foiblement éclairé,
Coule, sur un sable doré,
Le cristal d'une source pure.
Incliné sur ces bords, le chasseur altéré
Voit son image. A cette vue,
Sa main sur le ruisseau demeure suspendue.
Immobile d'extase et d'amour énivré,
Il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore
Succède un feu plus dévorant encore.
Le corps penché, les yeux baissés,
Les bras tendus et les regards fixés
Vers cette image qu'il adore :
« Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,
» Bergère, Nayade ou Déesse,
» Ne dédaigne pas ma tendresse ;
» J'aime! j'en fais l'aveu pour la première fois.
» Hélas! tu parois me sourire,
» Et chaque fois que ma bouche soupire,
» Tu sembles soupirer aussi.
» M'aimerois-tu ?... Je vois tes larmes
» S'échapper!... » En parlant ainsi,
Ses pleurs tombent dans l'onde et sillonnent les charmes
De la Nymphe qui tremble au milieu du cristal!
« Grands dieux!... quel changement fatal ;

» Quel sort, ou quel caprice à mes yeux te dé-
» guise ?
» Ce n'est pas toi !... » L'onde se tranquillise
Et la beauté renaît. « Enfin je te revois !
» Tu me parles ? pourquoi n'entends-je pas ta
» voix ?
» Ce que tu dis paroît si tendre !
» Il est doux de se voir, mais plus doux de s'en-
tendre.
» Si près de toi comment en suis-je séparé ?
» Viens appaiser l'ardeur dont je suis dévoré !
» Viens ; je brûle d'unir mon ame avec la tienne.
» Quoi ! tu me tends les bras ? Ah ! vole dans mon
» sein.
» ... Approche, approche encore, et donne-moi
» la main...
» Tu fuis ? Hélas ! ta main sembloit chercher la
» mienne,
» Et quand je vais, sous l'eau, la saisir, à l'ins-
» tant,
» Elle s'évanouit et m'échappe en tremblant !
» Non, tu ne m'aimes pas ; je le vois, ton sou-
» rire,
» Tes yeux, tes soupirs sont trompeurs.
» Je brûle ! je languis, je succombe, je meurs !...
» Hélas ! tu me donnes des pleurs
» Tu m'aimes donc !... et tu veux que j'expire » !
Il dit, et déjà la pâleur
Décolore son front. Ses graces se flétrissent,
Son œil s'appesantit et ses larmes tarissent.
Il dépérit comme la jeune fleur
Qui, des feux du Printems en naissant desséchée,
Prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.
Echo, témoin du sort de son amant,

Répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.
Adieu! dit-il.– Adieu! soupire-t-elle.
– Je t'aimois. – Je t'aimois, dit la Nymphe fidelle.
– Et même, en ce moment où tu causes ma mort,
Je t'aime encor! « Echo répond : je t'aime encor ».

Le soir en descendant des montagnes, les Oréades aperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête le long du rivage
Reposoit entre les roseaux;
Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,
Sembloient encor y chercher son image.

A cette vue, les Nymphes vengées de ses mépris, versent des larmes amères, et accusent l'Amour de les avoir trop exaucées. Elles se dispersent dans toute la contrée, et rassemblent, à grands cris, leurs compagnes pour célébrer les funérailles de Narcisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avancent lentement sur le rivage; mais elles y cherchent en vain le corps de celui qu'elles regrettent; elles n'y trouvent à sa place qu'une fleur nouvelle, composée de feuilles jaunes et blanches, à laquelle elles donnent le nom de Narcisse, nom quelle a depuis conservé. Les anciens consacrèrent cette fleur aux Euménides, et en couronnèrent les urnes et les tombeaux.

Quelques Auteurs qui, sans doute, avoient alors des correspondances avec l'autre monde, assurent qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre de Narcisse se pencha sur les bords, pour s'admirer dans les eaux du Styx; ils ajoutent que depuis son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de ce fleuve pour s'énivrer du plaisir des'adorer. Ah! si l'on conserve ce goût chez les morts, après l'avoir eu chez les vivans,

Sur les rives du Styx, que d'antiques Laïs,
De coquettes aux traits vernis,
Aux sourcils peints à neuf, aux trésors reblanchis,
Que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,
Idolâtres de la beauté,
A deux genoux devant eux-mêmes,
S'adorent pour l'éternité!

Depuis la mort de Narcisse, Echo s'est retirée dans les vallées profondes, et dans les grottes solitaires. Là, dès qu'elle entend soupirer une Bergère trop tendre, elle se plaît à répéter ses soupirs qui lui rappellent sa triste aventure. Mais, si le moment d'après, elle entend des chants d'allégresse, elle en répète gaîment le refrein, soit par une suite de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette Nymphe, crut souvent reconnoître sa voix. Il

l'appeloit en gémissant, et attiré par ses réponses plaintives, il la cherchoit nuit et jour au fond des bois. Enfin, lassé de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs par ses aventures amoureuses, il en conclut que l'amour étoit la plus folle des vanités humaines, et finit par vivre en paix, c'est-à-dire, sans femme et sans maîtresse.

Ce dieu adoré et redouté dans les campagnes, avoit, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois qui, sous la conduite de Brénus leur chef, avoient pénétré dans la Grèce, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout-à-coup frappés d'une si grande terreur, que sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite. Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan, et l'on appelle encore terreurs paniques toutes celles dont la cause est inconnue.

On prétend qu'au moment où les Géants escaladoient le ciel, Pan voyant l'effroyable Thyphon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux dieux de se sauver en Egypte, sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un Bouc, et qu'en récompense d'un si noble statagême, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du Capricorne, signe assez analogue avec la nature de ses amours. Le

culte de Pan n'ensanglantoit point ses autels; on lui présentoit pour toute offrande, du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan étoit le dieu de toute la nature. Les Anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifièrent l'ensemble, et adorèrent le grand Pan où le grand Tout. Réfléchissant ensuite que ce tout étoit animé par un principe caché, ils adorèrent ce principe sous le nom de Psiché ou ame, et marièrent cette Divinité avec Cupidon, c'est-à-dire, qu'ils unirent le moral et le physique de l'amour, et que de cette union ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paroît aussi juste qu'ingénieuse.

Pour être heureux, il faut sentir.
Si les sens nous donnent la vie,
Le sentiment nous donne le plaisir.
L'amour n'est qu'une frénésie
Qui s'éteint avec le desir,
Le vrai bonheur est bien moins de jouir
Que d'aimer toujours son amie.

LETTRE L.

Consolez-vous, belle Emilie,
Consolez-vous, si quelque jour,
Votre cœur un moment s'oublie.
Vertus, Pudeur et Modestie,
N'étouffent point la sympathie
Qui règne au terrestre séjour.
Chacun doit aimer à son tour;
Les uns au matin de la vie,
Et les autres sur leur retour.
La loi d'aimer fut établie
Pour les Dieux même: mon amie,
Lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu, régnoit un Prince tout-puissant, car il étoit aimé de tous ses sujets. Son épouse partageoit avec lui leur amour; elle n'avoit point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne, mais elle avoit mis au jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissoit à tous les trésors de la beauté naissante, tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommoit Psiché.

Sa beauté n'étoit pas encore
Une beauté parfaite; mais,
En la considérant de près,
On sentoit qu'elle alloit éclore.

Elle avoit à peine compté
Quatorze printems ; à cet âge,
On sait qu'en naissant, la Beauté
Nous présente à la fois, fraîcheur, timidité,
Sourire ingénu, doux langage,
Confiance, naïveté,
Innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promet est un grand point lorsque l'on tient déjà,
Si-tôt qu'une belle commence,
On se peint en secret des charmes qu'elle aura,
Et l'on embellit ceux qu'elle a
Du coloris de l'Espérance.

Ainsi, en admirant Psiché telle qu'elle étoit, et plus encore, en imaginant ce qu'elle devoit être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la Déesse en fut outrée de dépit, car vous l'avez déjà deviné.

Psiché avoit deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fières par habitude et coquettes par goût,
D'esprit très-ordinaire, et d'humeur très-jalouse,
C'étoient de ces beautés qu'on rencontre par-tout,
Qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.
On vantoit au loin leurs trésors ;
Non ces trésors dont la Nature
Orne l'esprit, pare le corps,
Et de Vénus enrichit la ceinture ;
Mais des trésors de ce métal
Auquel on donne, sur la terre,
Une valeur imaginaire,

Qui pour un peu de bien, y fait beaucoup de mal.
Cependant en formant à-peu-près un total
De leur âge, de leur naissance,
ITEM de leur dot ; tout compris,
Nos sœurs étoient pour des maris
Deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux seigneurs voisins qui, suivant l'usage, les épousèrent de concert avec leurs créanciers.

Cependant les graces de Psiché se développoient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la Déesse. On lui éleva même un temple ; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumoit sur les autels de Psiché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles ; et prenant l'Amour par la main : Vois-tu, mon fils, dit-elle, l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mère ? Mon cher fils ! venge mon outrage ; perce-la de tes traits ; qu'elle brûle d'un amour insensé pour le plus vil de tous les êtres. L'orgueilleuse, sans doute, prétend me détrôner. Abaisse sa fierté, confonds ses projets, et sauve mon empire, pour conserver le tien. Elle dit, s'envole sur son char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant, l'Amour

saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue ; mais son œil, en le dirigeant, rencontre un regard de Psiché.

Regard vif, mais plein d'innocence ;
Regard qui va chercher le cœur ;
Regard voilé par la décence,
Et tempéré par la douceur.
L'Amour frappé s'arrête ; il soupire, il balance ;
L'arc et le trait, sans qu'il y pense,
Echappent de ses mains, il se sent attendrir :
Non, ma mère, dit-il, je ne puis t'obéir.
Pardonne ; cet effort surpasse ma puissance.
Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr ! (1)

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psiché qui ne l'aperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

Quoi ! se disoit-il ; c'est par moi seul que tout aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime pas ; je suis la source du bonheur, et le bonheur m'est étranger !

Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante,
Vous est préparé par mes soins ;
Ah ! de votre ivresse touchante

(1) Corneille, tragédie d'Horace, acte premier, scène première.

Puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins
La coupe que je vous présente.

Dès ce moment, Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspiroit Psiché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cetespoir ne pouvoit se réaliser qu'à l'ombre du mystère; si Vénus en étoit instruite, Psiché, sans doute, étoit perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet il consulta
Non point la Déesse MUTA, (1)
Quoiqu'il rendît justice à sa délicatesse,
Mais de sa part il craignoit un éclat;
Car il soupçonnoit la Déesse
De n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le sage Harpocrates, fils d'Isis et d'Osiris, et Dieu du silence.

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,
Renfermés dans les nobles ames
Et des sages et des Héros.
D'un triple mur d'airain son autel est enclos.
Pour ne point profaner son auguste repos,
Dans la première enceinte on fait asseoir les dames.
Cependant la plupart ayant à concerter
Des projets de galanterie,
De médisance ou de coquetterie;
Jour et nuit, pour le consulter,

(1) MUTA, ou Tacita, Déesse du silence.

Viennent en foule dans son temple.
Le Dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple,
Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un Dieu jeune, mais d'une figure sévère, assis sur un trône ombragé d'un arbre dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets, et les fruits, au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main gauche un cachet (1), et de la main droite appuie un doigt sur les lèvres fermées. Le front du Dieu est couronné d'une mître dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'élève un autel couvert de légumes, dont la piété des habitans du Nil lui a consacré les prémices.

Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus, vous dont l'image révérée dans les tribunaux de Thémis, dans les conseils des rois et dans les vestibules sacrés de nos temples, rappelle à tous les mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans les décrets de la Justice, dans les secrets des Empires et dans les mystères de nos Dieux; vous dont l'œil pénétrant lit

(1) Il existoit encore chez les Romains une autre Déesse du Silence, nommée Augeronior; elle avoit la bouche cachetée.

jusqu'au

JUNON

C'en quelque sorte fécit l'an 2em de l'R.F.

jusqu'au fond des cœurs, tandis que le vôtre est inaccessible aux regards de Jupiter lui-même; voyez ce qui m'amène auprès de vous et conseillez-moi.

Alors le sage Harpocrates prenant un voile, en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devoit rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne divulguât son secret. Cupidon suivit ce conseil. Je le plains : il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime ! Aussi, connoissez-vous, Emilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentimens; mais, par un phénomène bien étrange, de nous deux c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur,
De mon secret me payer par un autre;
Et puisque vous lisez couramment dans mon cœur,
Me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.

LETTRE LI.

ENVIRONNÉE des hommages d'un peuple immense, Psiché, plus déesse que mortelle, arrivoit à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs composoient sa cour, aucun n'osoit demander sa main.

Rivale d'une Déesse,
L'encens fumoit sur ses pas,
On adoroit la princesse,
Mais on ne l'épousoit pas.
Or, si-tôt que le cœur, dans la saison de plaire,
Sent ce vuide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,
La Beauté ne peut, sans pâlir,
Supporter le malheur d'être célibataire.

Psiché pâlissoit donc tous les jours. Ses parens alarmés allèrent consulter l'Oracle. Ecoutez sa réponse :

» En longs habits de deuil conduisez votre fille
» Sur un rocher désert; pleurez, éloignez-vous.
» Là, par l'ordre des Dieux, ravie à sa famille,
» Psiché doit recevoir un monstre pour époux. »

Je ne vous peindrai pas le désespoir des parens, et la feinte douleur des deux sœurs

aînées, qui, assez mal mariées, n'étoient point fâchées de voir leur cadette plus mal mariée encore. Cependant, elles s'arrachoient les cheveux, et versoient des torrens de larmes; et qu'on ne s'en étonne pas,

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possède à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psiché, soumise aux Dieux et tranquille, conservoit cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'Innocence au bord des précipices,
Etalez à ses yeux les plus affreux supplices;
Son cœur est exempt de remords,
Son front demeure inaltérable,
L'aspect de l'empire des morts
Ne fait pâlir que le coupable.

Psiché, environnée de la pompe funèbre, qui sembloit la conduire au tombeau, marchoit les yeux baissés, et se disoit:

Je n'ai rien fait aux Dieux; que peuvent-ils me faire?
S'ils desirent ma mort, je ne puis m'y soustraire;
Mais peuvent-ils la desirer?

Je n'ai vécu que pour les adorer :
J'ai mis mon bonheur à leur plaire.
Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frère,
J'emporte leur amour et leurs tendres regrets,
Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire,
Hélas ! plus je me considère,
Moins je prévois mon sort. Je m'y résigne, mais
Je n'ai rien fait aux Dieux, que peuvent-ils me faire ?

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le père de Psiché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La Reine, pour la dernière fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels; et ses sœurs, en sanglottant, versent les pleurs qu'elles avoient réservées pour cette dernière scène.

Seule, au milieu de ce désert épouvantable, Psiché promène long-tems ses regards sur les rochers, les bois et les abîmes qui l'environnent A tout moment elle croit voir sortir de ces antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,
Ses transports furieux, ses longs mugissemens,
Elle frémit et croit d'avance
Expirer de frayeur dans ses embrassemens.
Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance,
Ne puis-je pas, dit-elle, appaiser son courroux ?
Si ce monstre m'épouse, il m'aime,

S'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même,
De me plaire il sera jaloux,
Moi, je ferai tout pour lui plaire.
Je puis changer son caractère,
L'Amour peut le rendre plus doux...
Je ne crois pas que j'en meure ;
C'est un monstre, à la bonne heure,
Mais enfin c'est un époux.

Tandis que Psiché se livroit à ces réflexions consolantes, Zéphire, par l'ordre de Cupidon, voloit au séjour du Sommeil, pour implorer son secours.

Le Sommeil repose daus une grotte (1) sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes. Lee habitans de cette ville en sortent par deux portes opposées : l'une, faite de cornes transparentes, est la porte des songes véridiques ; l'autre d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs.

Ces Démons fantastiques prennent à leur gré, mille figures, mille costumes différens, pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

[1) Ovide place le Sommeil dans une grotte Lucien, dans une ville ; j'ai réuni ces deux opinions.

Les Songes véridiques font voir aux Sages qu'ils favorisent les projets des hommes, s'envolant en fumée; les protecteurs de cours vendant de l'orviétan pour des louanges : les héros, géants en perspectives, Lilliputiens à quatre pas ; les astronomes tourbillonnans parmi les sphères, les mondes, les rêves et les planètes, et se perdant au sein du vuide, avec les atômes ronds et crochus; les orateurs à la mode, dos-à-dos avec le génie, attrapant en l'air des bluettes comme des papillons; des poëtes délicieux brodant des arabesques au tambour; des agriculteurs académiques plantant quatre grains de bled dans quatre tasses de porcelaine, pour calculer le produit des quatre parties du monde ; des financiers devenus pasteurs, tondant avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ces Songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le Sage voit tour-à-tour,

L'Orgueil tapi sous l'humble froc,
L'Amour brûlant sous la chaste étamine,
L'Ambition creusant pour sa propre ruine,
La fragile Vertu brisée au moindre choc,
L'Esclavage assis sur le trône,
Les Soucis voltigeans autour de la couronne,
La véritable Royauté
Réduite à l'empire suprême

Que l'homme exerce sur lui-même
Dans une sage obscurité,
Les vrais biens chez la pauvreté,
La pauvreté chez l'opulence,
Le faux éclat dans la splendeur,
Les seuls plaisirs dans l'espérance,
Les tourmens dans la jouissance,
Et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits, tantôt du valet-de-chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef, et pour accueillir celui-ci, ils prennent le masque riant d'un contrôleur général. Ils expédient, pour les gens à projets, des arrêts d'enregistrement, des privilèges exclusifs, et leur assurent des résultats de cent pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirans; aux femmes mariées, le convoi funèbre de leurs époux; aux veuves, les apprêts de leurs secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes couvertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leurs mains défaillantes. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis, la Discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains

ouvertes pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'antre de la chicane. Quelques-uns font apercevoir aux nourrissons des Muses, des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre, noircis dans les places publiques par les siècles et par l'encens. Quelques-autres réalisent, aux yeux des calculateurs et des physiciens, des bateaux qui remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour danser sur l'onde à pied sec, des chars volant vers la lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc., etc. Mais parmi ces aimables imposteurs,

Il en est un, le plus flatteur de tous,
Qui quelquefois, à l'ami d'Emilie,
Offre les traits de son amie,
Qui lui sourit et fait mille jaloux.
Hélas! je n'oserois le croire,
Ni vous consulter sur mon sort.
Oserois-je pourtant vous demander s'il sort
Par la porte de corne ou par celle d'ivoire.

LETTRE LII.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphire arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Erèbe et de la Nuit, et frère de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,
Etendu monacalement,
Le Dieu savoure mollement
Une langueur voluptueuse.
Sur ses traits rians et fleuris,
Brille la fraîcheur printannière,
D'un Chérubin, d'une Houris,
Ou d'un chanoine qui digère.

Le Dispensateur du repos
Dort, entouré de Somnifères,
De Gazettes et de Pavots,
D'Opium et de Commentaires,
De Lénuphar et de Journaux.
Près du lit une source pure,
Sur les cailloux et la verdure,
Roulant son cristal argenté,
Le long de sa rive fleurie,
Appelle la Mélancolie
Et murmure la Volupté.

Jamais dans sa course brûlante,
Phœbus, sur ces paisibles lieux,
N'a dardé les traits radieux
De sa lumière étincelante.
Un crépuscule foible et doux,
Une lueur mystérieuse ;
Un demi-jour de rendez-vous,
Une fraîcheur délicieuse,
Tout inspire cette langueur ;
Cette paisible léthargie,
Où l'homme, rêvant le bonheur
Poursuit le rêve de la vie.
Des vains songes, autour de lui,
Voltige la troupe empressée,
Et leurs ailes de l'eau d'oubli
Semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphire aperçoit ses trois enfans, (1) Morphée, Phobétor et Fantâse.

Morphée tenoit une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parce que, durant le règne de son père, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

Dans ses déguisemens, je crois,
Qu'il met de la coquetterie,
Car je l'ai vu plus d'une fois,
Se présenter à moi sous les traits d'Emilie.

(1) On donnoit au Sommeil jusqu'à mille enfans, qui, sans doute, n'étoient autres que les Songes dont il est père, et dont la mère est l'Imagination.

Le terrible Phobétor ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires et de tristes lambeaux, porte, sur un corps immense, une figure blême et décharnée.

C'est le Dieu des esprits. Autrefois sa puissance
Dominoit un empire immense :
Mais aujourd'hui son empire n'est plus
Qu'un empire IN PARTIBUS.

Enfin, le troisième enfant du Sommeil, la capricieuse Fantâse ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, desire, dédaigne, va, revient, court, s'arrête, et trouble la cervelle de ceux qu'elle approche.

Hélas ! si la Fantaisie,
Est fille du Sommeil, dans ce bon univers,
Que de belles, mon amie,
Sommeillent les yeux ouverts !

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphire s'avance légèrement vers le Sommeil, soulève le noir rideau de son lit d'ébène, et entrevoit le dieu assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il inspire. Zéphire, par un léger battement d'aîles, l'éveille doucement, et lui dit :

Si pour vous couronnant les songes
Des roses de la volupté,
L'Amour embellit leurs mensonges
Des charmes de la Vérité:

Sommeil, écoutez sa prière :
L'Amour qui seul fait obéir
Le puissant maître du tonnerre,
Qui dans les enfers, sur la terre,
Seul peut tout, ne peut endormir
Les yeux d'une simple bergère.
De Psiché fermez la paupière,
Et, jusques à l'aube du jour,
Loin de cette belle endormie,
Chassez la brûlante insomnie,
Inséparable de l'Amour.

Le Sommeil se lève à ces mots; il étend ses aîles sombres, qui embrassent à la fois la moitié de l'univers; et guidé par Zéphire, il arrive au rocher fatal où Psiché tremblante attend son époux. Le Dieu du repos plane sur sa tête, la couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphire prenant doucement Psiché dans ses bras, la porte au pied du rocher dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrte et parsemé de violettes. Cet ombrage est si frais, que nous ferons bien, Emilie, de nous y reposer aussi.

Et là, si vous daignez m'en croire,
Interrompant cet entretien,
De Psiché quelque tems vous oublirez l'histoire,
En faveur de l'Historien.

LETTRE LIII.

O QUELLE sérénité pure!
Est-ce ici le séjour des Dieux?
Est-ce la main de la Nature
Qui, dans ces prés délicieux,
A semé de ses fleurs l'émail sur la verdure?
De ce palais brillant la simple majesté,
Ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde,
Le cristal même de cette onde,
Tout, jusqu'à l'air me paroît enchanté.
Il me semble que je respire
La tendresse et la volupté.
Je suis heureuse... et pourtant je soupire!
Que manque-t-il encore à ma félicité?
Et qu'est-ce donc que je desire?

Ainsi parloit Psiché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrte. Après le premier moment d'extase, elle se lève, marche vers le palais, et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice et les riches ornemens qui le décorent, portent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au milieu de cette magnifique demeure, Psiché ne rencontroit pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde
Commençoit à la désoler ;
Dans le plus beau palais du monde
On veut trouver à qui parler.

Enfin, une voix foible et tendre lui dit : Psiché, vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas, desirez seulement. Psiché desire, et tour-à-tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux, se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir ; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre :

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout-à-coup, au milieu des ombres de la nuit,
Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psiché sent une main, frissonne et la repousse.

« Ah ! que le monstre a la main douce.
» Réfléchit-elle ; hélas ! que n'est-il aussi doux. »

Mais une voix plus douce encore
Lui dit : « Psiché c'est moi qui vous adore
» Et que l'amour vous donne pour époux.

» – Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle ;
» Me voici. – Moi, vous dévorer !
» Moi, votre amant soumis, moi, votre époux
» fidèle !

» – Hélas ! comment puis-je espérer
» Ces procédés d'un Monstre ? – Un Monstre,
» quand il aime,
» Tout Monstre qu'il est s'embellit ;
» L'Amour embelliroit la Laideur elle-même.
» Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.
» — Le bonheur ? Ah ! pourquoi m'en offrez-
» vous l'idée.
» Et comment me prouver ce que vous m'avez
» dit ? »

J'ignore ce qu'il répondit ;
Mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psiché à peine éveillée étend les bras, et cherche son époux à ses côtés; mais il avoit disparu. Aussi-tôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre. A chaque pas, sous chaque berceau elle croit l'apercevoir. La pauvre Psiché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon ; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa mémoire, elle se trace ainsi le portrait du Monstre qui la tourmente :

D'abord, sa figure est ovale ;
Des deux côtés, une fossette égale,
Quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.
Il doit me dévorer, dit-on ?...

Ah ! pour me dévorer sa bouche est trop mignonne.
Ses cheveux sur son front forment une couronne,
Mais sont-ils noirs ou châtains ? non ;
Ni l'un ni l'autre : noirs, leur tresse
Seroit plus rude, et châtains, plus épaisse.
J'en conclus que le Monstre est blond.
Il est blond.. De-là je soupçonne
Que sans doute il a les yeux bleux ;
Deux grands yeux en amande, ardens, voluptueux,
Qu'un double sourcil brun de son arc environne.
Comme il doit avoir un beau teint !
Comme il a la peau veloutée !
Comme sa poitrine agitée
Exhale, en soupirant, la fraîcheur du matin !
Et sa taille svelte et légère !
Ses pieds, pas plus grands que ma main,
Sa main, celle d'une bergère ;
Et de si jolis petits doigts !
Et son cœur palpitant à peine
Sous un sein d'ivoire ! Et sa voix
Aussi douce que son haleine !...
Le joli monstre que voilà !

Vous, dont l'amitié me regrette,
Mes compagnes, je vous souhaite,
Des monstres tels que celui-là.

Ces réflexions redoublèrent la curiosité de Psiché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin, la nuit tardive ramena l'époux invisible. Psiché l'entendant approcher, lui dit :

Aimable Monstre, au nom de notre ardeur,
Pour me prouver que j'ai du crédit sur votre amé,
Daignez à mes regards vous offrir. Quoique femme,
Je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

Psiché, reprit l'époux, craignez la curiosité; elle est souvent l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont atteintes comme vous de cette maladie. Demain elles viendront sur le rocher où vous fûtes exposée, et vous appelleront à grands cris. Si vous leur répondez, vous êtes perdue.

La pauvre Psiché confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglottant :

« Les maris se ressemblent tous.
» On me l'avoit bien dit!... Je conviens qu'un
» époux
» Peut demander à son amie
» Quelque sacrifice léger :
» C'est l'usage ; mais exiger
» Le silence d'abord!.. Voyez la tyrannie. »

« Eh ! bien, répliqua l'époux touché de ses larmes, je vous permets de voir vos sœurs ; comblez-les même de présens ; mais défiez-vous de leurs perfides conseils. »

Dès le matin les sœurs arrivent sur le rocher. Psiché les entend, et ordonne au Zéphir de les apporter dans son palais. Après les premières caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette ; et, tandis que l'envie tout naturellement succède à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscrètes.

« Quel est donc votre époux? Que dit-il, que
» fait-il ?
» Est-il jeune, est-il beau, de face ou de profil?
» Est-il grand ou petit ; est-il froid, est-il tendre ?
» Vif ou lent, triste ou gai, maussade ou com-
» plaisant?
» Dites-nous tout enfin. Voilà, quant-à-présent,
» Le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psiché confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : mon époux est un jeune prince qui passe tous les jours à la chasse. Puis elle les combla de présens, et Zéphir les reporta dans le palais de leur père. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétoient sans cesse :

» Quoi ! tandis que Psiché, dans cet aimable lieu,
» Pour époux a peut-être un Dieu ;
» Nous, malheureuses que nous sommes,
» Avec nos princes pituiteux,
» Podagres, catarreux, quinteux,

» Nous n'avons pas même des hommes.
» L'orgueilleuse ! à travers sa perfide douceur,
» N'avez-vous pas démêlé sa noirceur ?
» Elle rit de notre détresse.
» Vengeons-nous ! vengeons notre honneur,
» Et l'affront que le sort a fait au droit d'aînesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psiché l'embrassa tendrement, et lui dit : ma chère épouse, bientôt vous deviendrez mère d'un fils qui, si vous êtes discrète, sera immortel, et mortel si vous parlez.

» Eh ! quel secret par moi peut être répété ?
» Vous me les cachez tous ! – C'est par égard,
» madame :
» Un époux qui chérit sa femme,
» Ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psiché, ne fit qu'augmenter son dépit, et le lendemain ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif :

« J'adore mon époux et ne le puis connoître.
» Il se cache et se tait; c'est, dit-il, pour mon bien.
» De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être ;
» Mais si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussi-tôt les deux sœurs profitant de cet instant de défiance, prirent Psiché par la main, et lui dirent avec un ton de confidence perfide :

« Puisqu'il se cache, il est coupable.
» — Coupable ? hélas ! de quoi ? — D'un projet
» exécrable
» Qui vous menace.... — Moi ? — Laissez-vous
» éclairer :
» Dès que vous serez mère il doit vous dévorer ;
» — Il est si foible ! il sort à peine de l'enfance...
» — Le crime est toujours fort auprès de l'inno-
» cence.
» — Il m'aime tant ! — L'Amour est un masque
» trompeur ;
» Et puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma
» sœur.
» — Qui vous l'a dit ? — L'expérience. »

Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de vous sauver, vous et votre enfant : cachez près du lit nuptial, ce glaive et cette lampe nocturne. Dès que le monstre sera endormi près de vous, levez-vous sans bruit, découvrez la lampe, prenez-la d'une main, de l'autre saisissez le glaive ; approchez du monstre, et tranchez-lui la tête.

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour-à-tour à Psiché un baiser d'encouragement ; puis, retournant au palais de leur père, elles se disent confidemment :

« Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.
» Quel scandale ! quel éclat ! comme on va cla-
» bauder !

» Quel plaisir pour nous de broder,
» Et d'enrichir une si belle histoire ! »

Psiché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il sembloit qu'elle pressentît le triste succès d'une espèce de complot que l'Amour punit presque toujours à l'instant même du dénouement. Ah ! si elle eût pu me consulter, comme je l'aurois guérie de cette fausse bravoure ! car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires.

Depuis un mois je vous aimois,
Lorsque de vos liens je voulus pour jamais
Délivrer mon ame asservie.
J'allois, pour m'affranchir, vous braver, Emilie,
Mais, tout fier que j'étois, un regard m'étonna :
Un sourire me dit : SOYONS AMIS, CINNA,
Et je m'engageai pour la vie.

LETTRE LIV.

Vers le milieu de sa carrière
La nuit arrive, tout s'endort :
Le Docteur sur un commentaire,
Le Rentier sur un coffre-fort,
Le Calculateur sur Barême,
L'Entrepreneur sur un projet,
Le Sermoneur sur un Carême,
Le Ministre sur un placet,
L'orateur sur un syllogisme,
L'Historien sur un anachronisme,
Le Poëte, auprès d'un Sonnet,
Ronfle sur un épithalame ;
L'Avare bâille en comptant ses écus,
L'Astronome en lorgnant Vénus,
L'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psiché sommeille la tête penchée sur le sein de son épouse. Alors celle-ci dégageant peu-à-peu ses bras entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive. Elle découvre l'une, et saisit l'autre. Le glaive mal assuré étincelle dans sa main droite, à la lueur de la lampe qui tremble dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et

les bras étendus, d'un pied craintif, elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas la figure du monstre varie, et s'adoucit à ses yeux :

A quinze pas, c'est un jeune chasseur ;
Et si ce n'est Adonis ou Céphale.
Ce doit être leur frère; à dix pas, c'est leur sœur ;
A huit pas, c'est une Vestale ;
A cinq à six pas, tour-à-tour,
C'est un Dieu, c'est une Déesse :
A quatre, c'est Zéphir ; à trois, c'est la Jeunesse :
A deux, c'est le Printems, et plus près, c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psiché l'extase et le délire,
Vous qui savez tout ce qu'Amour inspire
Au cœur qui le connoit pour la première fois.
Psiché, près du Dieu qu'elle admire,
Aperçoit un arc, un carquois,
En tire un trait avec adresse,
Du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,
Le laisse échapper, et soudain
Brûle d'amour pour l'Amour même.
Quelle ivresse ! quel feu doit embrâser son sein !
Comme l'on doit aimer le Dieu par qui l'on aime !

L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,
En s'inclinant sur lui respire son haleine,
Baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine,
De peur d'en souffler les pavots.
Par malheur, de la lampe, entre ses mains tremblante,
Sur le sein de l'Epoux une goutte brûlante

Tombe !... Le Dieu s'éveille et s'enfuit sans
retour,
Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'Amour.

En vain Psiché, pour le retenir, saisit son pied au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec lui; bientôt elle retombe, et froissée de sa chûte, anéantie de douleur, elle reçoit ces funestes adieux : « Ingrate Psiché, ma mère m'avoit ordonné de vous donner un monstre pour amant; je me suis donné moi-même; et pour prix de ma tendresse vous voulez m'ôter le jour, avant même de me connoître. Adieu, je punirai vos perfides sœurs, et vous, je vous abandonne. »

Revenue de son accablement, Psiché ouvre ses yeux baignés de pleurs, mais la lumière lui est odieuse, et la vie insupportable. L'œil égaré, les cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve voisin, s'élance et s'y précipite.

Le Fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.
Les Naïades, du sein de leurs grottes profondes
Sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux,
Le Dieu la soulève et la presse;
De ses flots argentés doucement la caresse,
Et par cent détours sinueux,
Cent fois revenant sur lui-même,
Prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.
Enfin au pied d'un saule, ornement de ses bords,
Apercevant un lit de mousse et de verdure,

Il

Il y vient lentement déposer ces trésors
Dont s'énorgueillit la Nature.
Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour,
Les Oiseaux caressans, les Zéphirs, l'onde pure,
Semblent dire par leur murmure :
Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psiché, ne pouvant ni supporter la vie, ni trouver la mort, s'abandonne à sa destinée, et suit au hasard le premier chemin qui se présente devant elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce chemin la conduit à la petite ville où règne sa sœur aînée. Psiché lui annonce que l'Amour vient de l'abandonner pour épouser sa seconde sœur. L'aînée, furieuse de cette préférence, vole au palais pour en avoir raison. Aussi-tôt, Psiché court annoncer tout le contraire à la cadette qui, pour supplanter l'aînée de la famille, vole au palais peu de tems après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,
L'innocente Psiché, pour fuir la vérité,
A pris deux fois un détour circonflexe.
Je ne sais si c'est par oubli,
Ou pour payer le tribut à son sexe ;
Mais je sais bien qu'elle a menti.

Déjà ses sœurs sont l'une et l'autre victimes de ce double mensonge. En arrivant tour-à-tour sur le rocher, elles appellent le Zéphir jusqu'ici fidèle à leurs ordres, et croyant

s'abandonner dans ses bras, elles se précipitent et disparoissent au fond de l'abîme qui environne le jardin de l'Amour.

Cependant la renommée va trouver Vénus chez Thétis, et lui apprend que son fils est malade.

— Malade ! lui, mon fils ! de quoi ? — D'une brûlure,
— Hélas ! qui l'a brûlé ? — Son épouse.. — Comment ? Mon fils est marié sans mon consentement ?
— Oui, suivant le droit de Nature.
— Et quelle est son épouse ? — Un chef-d'œuvre des Cieux,
Que l'on nomme Psiché. — Grands Dieux !
Cette petite créature,
Après avoir usurpé mes autels,
M'ose enlever mon fils !... Je suis d'une colère...
Tout le Tiers-Etat de la terre
Va bientôt supplanter l'ordre des Immortels !

En parlant ainsi, la mère de l'Amour vole à l'Olympe. Là elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un regard sévère, et après avoir examiné sa blessure, je vous amène, dit-elle, un médecin qui, en peu de tems, saura vous guérir. A ces mots, l'Amour levant les yeux, aperçoit auprès de sa mère, une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux;
Est frère de la Médecine,
Le seul point sur lequel ils diffèrent entre eux,
C'est que l'un exténue et que l'autre assassine.

Plus l'Amour considère cette pâle effigie, moins il la reconnoît. En vain parcourt-il en idée tous les lieux qu'il habite ordinairement: les boudoirs des Dieux et des princes, les petites maisons des disciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon et surtout de Cypris; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin, Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit: mon fils, vous voyez la Diette; fiez-vous à ses soins, votre guérison est infaillible.

Vénus avoit tort; l'abstinence
Ne guérit point l'Amour. Vous avez mis le mien
Au régime de l'Espérance;
Ce régime-là n'y fait rien.
Donnez-lui donc quelque substance,
Puisqu'il est décidé d'avance
Que jamais je n'en guérirai.
Qu'à ses desirs enfin votre amitié se rende.
Au malade désespéré
Refuse-t-on ce qu'il demande?

LETTRE LV.

PSICHÉ, veuve avant d'être mère, erroit au gré de sa douleur, et cherchoit son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle aperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès. Elle y porte ses pas, et adresse sa prière à la Déesse. « Souffrez, lui dit-elle, que pour échapper aux persécutions de Vénus, je me cache sous ces épis que la piété consacre sur vos autels. » Cérès lui répondit en soupirant :

« Je voudrois vous soustraire aux fureurs de Cyprine,
Et vous cacher à ses regards :
Elle a tort, j'en conviens ; mais elle est ma cousine,
Et les cousins se doivent des égards. »

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se présente chez Junon, et lui fait la même prière. En écoutant les plaintes de Psiché contre Vénus, Junon s'écrie :

« C'est bien le cœur le plus vindicatif ;
C'est le fléau de ma famille,
Mais enfin c'est ma belle-fille ;
Il faut que je me plie à cet esprit rétif.
La loi blame d'ailleurs quiconque favorise
Aucun esclave fugitif :
Ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise. »

Après ce second refus, Psiché n'osa plus se présenter chez aucunes Déesses. Elle ne voyoit dans tout l'Olympe que des sœurs, des nièces, des tantes et des cousines de Vénus, qui, tour-à-tour la renverroient par des considérations d'alliance ou de parenté. Dans cette extrémité elle prit le parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion de Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter sa générosité.

Cependant, Vénus fatiguée de chercher en vain sa rivale, va trouver Mercure, et lui dit : « Mon frère ; j'ai gravé sur ces tablettes le signalement d'une esclave fugitive, et la récompense promise à celui qui me la ramènera. Allez, et publiez cet écrit. » Aussitôt Mercure parcourt les grands chemins, les carrefours, les ports, les marchés et les places publiques qui, comme l'on sait, composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit suivant;

Vénus, Déesse de Cythère,
A tous les amans de la terre
SALUT : savoir faisons que, depuis quelque tems,
Certaine esclave assez jolie,
Que l'on nomme Psiché : beaux cheveux, belles dents,
Petit minois de fantaisie,
Agée de quatorze à quinze ans,
A pris la fuite. S'il arrive
Qu'un Mortel, par hasard, la trouve en son chemin,
Et ramène à Paphos la jeune fugitive,
En la recevant de sa main,
De sept baisers comptans Vénus lui fait promesse ;
Et sera le dernier de tous
Assaisonné par la Déesse
De tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux.

Soudain les mortels avides d'une telle récompense, se mettent tous à la poursuite de Psiché, trompés par son signalement, ils arrêtoient, sur les chemins, et aux portes des villes, la jeunesse et la beauté comme suspectes.

Tel fut, en ce tems-là, le caprice du sort,
Qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,
Et que vous n'auriez pu voyager, Emilie,
Sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchoient Psiché sur la terre, elle étoit aux genoux de Vénus, et s'abandonnoit à sa générosité. Mais la

Déesse, oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des Dieux, la faisoit charger de fers, et ordonnoit à ses Nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourmens, Psiché la conjuroit d'avoir au moins pitié de son état, et de considérer qu'elle alloit être mère. A ces mots, Vénus outrée d'un nouveau dépit, s'écrioit avec fureur:

» Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage,...
» Frappez, frappez jusqu'à la mort,
» C'est peu d'aimer mon fils; l'insolente ose encor
» Me rendre Grand'mère à mon âge ».

En parlant ainsi, elle la frappoit elle-même au visage, et déchiroit ses vêtemens. Mais apprenant que l'Amour, exténué par le régime de la Diette, venoit de tomber en foiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mère de l'Amour. Au jour naissant elle s'en aperçut, et ayant fait venir Psiché, allez, lui dit-elle, allez chez Proserpine, et dites-lui de ma part: Vénus vous demande une boëte de beauté pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la maladie de son fils.

Psiché devoit succomber dans ce message. Mais elle descendit au sombre Averne avec

cette sécurité qui accompagne l'innocence, et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les Ombres à l'envi planèrent autour d'elle,
Cerbère, en murmurant, lécha ses jolis pieds,
Et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle,
Lui fit passer le Styx sans lui dire : Payez.

Proserpine elle-même, touchée des graces naïves de Psiché, lui dit en lui remettant la boëte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si aimable messagère ! J'en suis jalouse ; et si ce n'étoit par égard pour elle, je serois presque tentée, mon enfant, de te recommander à mon premier médecin qui, avec une seule ordonnance, te placeroit auprès de moi pour toujours. Mais Vénus m'en voudroit, et elle auroit raison. Adieu, porte-lui cette boëte, et garde-toi bien de l'ouvrir ; tu n'en as pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psiché, en revenant des Enfers, tournoit, retournoit et secouoit la boëte pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvoit contenir, puis elle disoit en elle même :

En vérité, je voudrois bien savoir
Quelle figure peut avoir
La beauté renfermée ainsi dans une boëte....
Garde-toi de l'ouvrir ; tu n'en a pas besoin,
M'a-t-elle dit. C'est bien honnête....
Si pourtant je pouvois en voir un petit coin !...

Sur mainte table de toilette,
J'ai vu du noir, du blanc et du rouge apprêté ;
Tout cela n'est pas la Beauté.
De celle que je tiens si j'avois la recette,
Combien j'obligerois mon sexe, ... il est certain
Que je puis, sans être indiscrette,
Envier le secret d'obliger mon prochain.

Malgré cette apologie intérieure, Psiché conservant un reste de scrupule, n'osoit ouvrir la boëte, mais elle la laissoit tomber par distraction, afin qu'elle s'ouvrît par accident. Enfin, l'accident n'arrivant pas assez tôt, Psiché innocemment aida un peu la catastrophe, en poussant, sans le vouloir, le couvercle de la boëte en dehors ; mais au lieu d'y trouver la beauté, elle en vit s'exhaler une vapeur infernale, qui, l'enveloppant tout-à-coup, la plongea dans un sommeil léthargique.

Heureusement l'Amour, alors convalescent, se promenoit ce jour-là pour la première fois.

Sans doute il existe un génie
Qui conduit les amans : à chaque instant du jour
C'est lui qui, sur vos pas, me conduit, Emilie,
Et ce fut lui, je le parie,
Qui vers Psiché guida l'Amour.

Ce Dieu recueillant la vapeur mortelle dans la boëte, la referme avec soin, éveille son

épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit : Hâtez-vous, ma chère Psiché, de porter cette boëte à ma mère, et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à notre hymen.

Déjà Vénus irritée de voir sa beauté flétrie, avoit brisé, de dépit, trois miroirs trop véridiques; elle en consultoit un quatrième qui alloit subir le même sort, lorsque Psiché lui présenta la boëte mystérieuse. Jamais la reine de Cythère n'en avoit si bien reconnu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevoit des mains de Psiché, l'Amour foible et tremblant arrivoit au palais céleste, et se jettant aux pieds de Jupiter : Mon père, s'écrioit-il, ou accordez-moi Psiché pour épouse, ou laissez-moi mourir ; car, sans elle, l'immortalité m'est insupportable. Le bon Jupiter attendri relève son petit-fils avec amitié. Je sais, dit-il, je sais où en sont les choses. Allons, je veux bien accommoder tout cela ; mais c'est à condition qu'à l'avenir... – Oh ! mon père, je vous jure une sagesse à toute épreuve !... – A la bonne heure ; je compte là-dessus, entendez-vous ?

Aussi-tôt le roi du Ciel assemble les Dieux et leur dit :

« Mon petit-fils a fait des siennes.
Malgré son sourire enfantin,

Tel que vous le voyez, c'est un franc libertin.
Mais je veux que tu t'en souviennes...
Qu'il eût formé là bas une inclination,
C'étoit bien; mais leur Nature
A poussé si loin l'aventure,
Qu'il y paroît un peu, dit-on.
Or, mes enfans, le mariage,
Etant dans la jeune saison,
Le tombeau du libertinage,
Je suis d'avis, que pour le corriger,
Nous lui fassions épouser sa coquette.
– Mais, mon père, c'est déroger,
Reprit Vénus. – Elle est d'une famille honnête,
Répliqua Jupiter. – Oui, bon pour ces gens-là,
Mais c'est une mortelle. – Ah! n'est-ce que cela
Qui s'oppose à son alliance?
En sûreté de conscience
Votre fils pourra l'épouser,
Et je me charge, moi, de l'immortaliser. »

A ces mots, les Dieux applaudirent, et Vénus, réduite au silence, consentit à devenir Grand'mère.

Psiché, les yeux baissés, tenant ses deux mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux Dieux qui admirèrent en elle la réunion intéressante des graces naïves de l'enfance et des prémices de la maternité. Jupiter la prenant par la main, lui dit, en lui présentant l'ambroisie :

« Venez, Psiché, soyez ma fille,
Recevez l'Immortalité.

Bientôt l'aimable Volupté,
Doit avec vous entrer dans ma famille. »

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accomplir. Peu de tems aprés, Psiché mit au jour cette aimable Déesse avec laquelle, Emilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connoître.

Aimer, pour le plaisir d'aimer;
Epancher librement son ame toute entière
Dans un cœur qu'on sait estimer:
D'un adorable caractère
Eprouver chaque jour la douce égalité,
N'y trouver de variété
Que dans mille moyens de plaire:
Entre les bras de la Pudeur
S'abandonner à la tendresse;
Goûter avec delicatesse
Le prix de la moindre faveur;
Au sein du plus tendre délire,
Jouir de tout, ne perdre rien,
Heureux du peu que l'on obt'ent,
Plus heureux de ce qu'on desire;
Par la résistance irrité,
Et retenu par la décence,
En l'économisant, doubler la jouissance;
N'est-ce pas là la Volupté?

Telle est, Emilie, la fable de l'Amour et de Psiché. Vous saisirez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je

Queverdo fec.

vous ai seulement extrait la substance. Apulée qui paroît en être l'auteur, vous offrira des détails aussi multipliés qu'agréables, et notre immortel Fabuliste (1) qui a composé un roman de ces aventures, vous intéressera par ces graces naïves qui n'appartiennent qu'à lui seul.

Après le divin Lafontaine,
Il étoit dangereux d'essayer ce tableau.
Sans doute, j'aurois dû m'en épargner la peine,
Pour ménager l'honneur de mon pinceau ;
Mais je vous aime. Amour nous mène
Toujours trop loin, et nous fait tout oser.
Ce Dieu m'excusera peut-être
D'avoir, avec un si grand-maître,
Osé presque rivaliser.
Sans être, comme lui, favorisé des Graces,
J'ai présumé, je ne m'en défends pas,
Qu'après avoir cueilli tant de fleurs sur vos pas,
J'en pourrois glaner sur ses traces.

(1) Nous avons, sur le même sujet, un poëme dont j'aurois fait l'éloge, si je ne m'abstenois autant de louer les vivans que de blâmer les morts.

LETTRE LVI.

Quoi ! je vous aurois parlé de la naissance, des exploits, du culte et des amours même de l'Amour, et je ne vous dirai pas un seul mot de l'Amitié ?

Hélas ! les statues et les temples du fils de Vénus couvrent encore la terre ; ses lois se sont perpetuées jusqu'à nous ; nous les avons reçues de nos pères pour les transmettre à nos enfans qui probablement les transmettront aux leurs. Et l'Amitié ! où sont les débris de ses autels ? Qui nous a transmis ses lois ? Ses sujets, s'il en existe, osent à peine se montrer. Le culte de l'Amour est aujourd'hui la religion dominante ; et les adorateurs de l'Amitié forment une secte obscure qui n'a ni temples ni sacrificateurs.

Cependant les Grecs l'avoient divinisée. Ils l'appeloient la Divinité des grandes ames. Mais ce titre étoit purement honorifique.

Les vices couronnés des graces du bel âge,
Méprisés, mais charmans, sont l'objet de nos soins :
Tandis que les vertus, avec un vieux visage,

En honneur parmi nous, languissent sans témoins;
On les adore d'autant moins
Qu'on les respecte davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paroît que les Romains la consolèrent un peu de l'oubli des Grecs. Ils la représentèrent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printems, et l'Amitié à l'hyver de notre vie, peut-être devroit-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hyver, et à l'Amitié ceux du Printems; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,
Et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié étoit représentée vêtue d'une tunique sur les bords de laquelle on avoit gravé cette légende : LA MORT ET LA VIE. Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,
Jusques au tombeau doit nous suivre :
Quand on a commencé d'aimer,
Ne plus aimer c'est ne plus vivre.

Sur le front de la Déesse, on lisoit cette inscription : L'ÉTÉ ET L'HYVER, pour désigner sans doute que l'Amitié n'appartient

pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison qui mûrit durant notre été, et dont nous jouissons dans notre hyver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré !

La statue de l'Amitié avoit le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite elle découvre son cœur, au milieu duquel étoient écrits ces mots : DE PRÈS ET DE LOIN.

De loin comme de près on s'ouvre à son amie,
Qui mieux que moi doit le savoir ?
En lui parlant, on croit la voir ;
On la mène, en rêvant, le long de la prairie ;
Près d'un saule on la fait asseoir,
On l'entretient longuement, jusqu'au soir ;
De ses desirs, de ses alarmes,
De ses projets, de son espoir.
Dans ses yeux se peint-on des larmes ?
Ivre d'amour et de plaisir,
On l'embrasse en idée ; tandis que le Zéphir
Emporte le baiser. Avec de nouveaux charmes
Le cœur achève de s'ouvrir.
Absente, on lui dit comme on l'aime ;
On lui dit comme on est jaloux....
Si la belle étoit-là, le diroit-on de même ?
Oui, j'en réponds : tous les aveux sont doux,
Quand ils nous sont dictés par la tendresse :
J'irois tous les jours à confesse,
Si je me confessois à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié étoit autrefois la Fidélité qui, dit-on, accompa-

gnoit même l'Amour. Que les tems sont changés !

La Fidélité dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avoit à Rome, près du Capitole, un temple qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La Déesse étoit représentée les mains jointes et vêtues d'une longue draperie blanche. C'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appelle CANA FIDES ; d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithète, désigner la vieillesse de la Fidélité blanchie par son grand âge; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui.

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le tems même
De la nommer Fidélité ;
Si bien que c'est, en vérité,
Un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement aux pieds de cette Déesse un chien blanc ; ce symbole lui est commun avec l'Amitié ; il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'attachement l'amitié et la fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étoient vêtus comme elle, d'une longue draperie blanche qui leur couvroit la tête, et leur enveloppoit les mains, nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et la force de ce dernier emblême. Ces prêtres présentoient des of-

frandes dans le sanctuaire de la Déesse; mais ils ne souilloient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispisce du temple, on voyoit deux mains droites qui se serroient étroitement. C'est encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la BONNE-FOI, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

Les Romains nous ont laissé un autre emblême de la Fidélité; ce sont deux Vierges qui en se tenant par la main, se jurent une amitié fidelle.

De ce fragile engagement,
Pour consolider la tendresse,
J'aurois subordonné la foi de leur serment
A la condition expresse
Qu'elles auroient à part chacune leur amant.

Mais à propos d'engagement, vous n'ignorez pas, Emilie, celui que j'ai contracté avec le fils de Vénus; vous savez qu'au moment où ce Dieu détrôné par sa mère, forma comme Henri IV le siège de sa capitale (1), je traçai le plan de cette expédition, et que je me trouvai au premier assaut et à la première sortie. Au milieu de ces opérations importantes,

(1) Allusion au Poëme du Siège de Cythère, dont les six premiers Chants viennent de paroître chez Cailleau, rue Galande.

J'ai souvent desiré vous revoir, Emilie ;
Pour satisfaire à cette douce envie,
L'Amour a bien voulu m'accorder un congé :
Mais il expire, et l'honneur me rappelle
Devant le rempart assiégé.
Adieu donc. A l'Amour, à la gloire fidèle,
Je la quittai pour vous, je vous quitte pour elle ;
Je vais cueillir quelques lauriers,
Que vous m'échangerez pour autant de baisers.
Sur ce marché faites-moi quelque avance,
Perte ou gain.... Mais, déjà, jusqu'au pied des remparts,
Nos Héros marchent en silence ;
L'Amour fait, devant eux, flotter ses étendarts.
J'entends la trompette guerrière.
Encore un à-compte !... je pars,
Et je revole au siège de Cythère.

Fin de la quatrième Partie.

2772-851 v.4